

CHAPITRE 1 – MYCÉLIUM

Dans la pénombre du petit matin, au détour du dernier virage, lorsque la voiture franchit le passage à niveau, Louis Arestier aperçut la forme noire et sinueuse qu'il affectionnait tant. Le ruban de la rive du lac de Saint-Étienne-Cantalès l'invitait à entrer dans un monde étrange et secret, mi-végétal, mi-aquatique. Ce lieu sauvage avait bien changé depuis le jour où il l'avait vu pour la première fois. La mise à l'eau en béton dédiée aux barcasses de pêcheurs avait laissé place à des pontons pour jet-skis et hors-bord en tout genre. La presque île attenante à la nouvelle marina s'était vue, quant à elle, dotée d'un caillebotis géant serpentant les contours du plan d'eau avec une précision d'horloger. Cet espace vierge, quasiment inconnu de la population locale s'était transformé en quelques années en une promenade des Anglais version cantalienne. Seule l'école de voile faisait de la résistance en refusant de rénover l'armada d'Optimist et de 420 qu'elle avait acquise dans les années 80. Depuis la rive on voyait les bateaux miteux renversés sur le flanc. On aurait dit une

famille d'animaux marins épuisés par une longue traversée, venue s'échouer sur la plage. Avec une certaine ironie, les pêcheurs autochtones l'avaient nommée la plage du « cimetière cétacé ».

Bonnet sur la tête, treillis, chaussettes de laine, bottes en caoutchouc, pull bon marché doublé d'un maillot de corps, Louis Arestier avait mis le paquet pour pouvoir rester le cul vissé sur sa barque. Le froid, c'est l'ennemi du pêcheur. Il vous tombe dessus comme la misère sur le monde. Ça vous prend par les pieds, ça remonte et ça vous serre le cou. Fin août les nuits sont fraîches et avec les orages des derniers jours, il fallait se méfier.

5 h 45, l'aube encore loin, tout semblait se présenter pour le mieux. Il avait tout fait pour. Il était le seul bateau, pas de concurrence, pas de garde. Après avoir reculé sa remorque jusqu'à la mise à l'eau, il jeta un coup d'œil satisfait autour de lui, se tourna vers son compagnon et proféra son mantra favori, sourire aux lèvres :

— Leurre tentateur, perce les profondeurs ! C'est l'heure, petit poisson, de mordre à l'hameçon !

Louis Arestier prenait un plaisir infini à ses parties de pêche en solitaire. Il s'y sentait vivant. Pourtant, au début, il n'avait pas été si facile d'apprendre à manier la canne, surtout quand son père lui avait montré comment accrocher un poisson à l'hameçon. Tenir ce corps gluant et froid entre ses mains d'enfant, le voir se tortiller entre ses doigts, lui avait donné envie de pleurer. Cependant, ce sentiment fugace avait été très vite remplacé par la nécessité de se concentrer.

Devoir enfoncer la pointe métallique, sentir le léger craquement quand l'objet pénètre le cartilage, faire suffisamment vite pour ne pas laisser le poisson agoniser trop longtemps était un véritable défi. La prise enfin accrochée à l'hameçon, on devait la jeter à l'eau, moulinet ouvert. Alors, avec une vigueur retrouvée, le goujon se croyant sauvé emportait des mètres de fil de nylon au fond des eaux troubles du lac. Le vif incarnait la proie idéale pour attirer sandres et brochets. Si la pêche était bonne, les carnassiers viendraient à leur tour mourir sur le sol froid de la barque. Cette perspective réjouissait Louis au plus haut point. « C'est ça la vie ! » lui avait dit son père le jour de son initiation. Louis savait qu'un jour ou l'autre, il devrait comme ces poissons mener une lutte déjà perdue d'avance. L'agonie ou la mort ; il n'avait pas encore décidé ce qui le terrorisait le plus. Mais, en bon fils, il tenait à ne pas décevoir son père. Il n'avait rien montré de sa peur et de son dégoût. Avec le temps tout s'était estompé, la pêche était maintenant devenue son loisir, son sport. Et il avait son chien. La mort, il n'y pensait presque plus.

Louis Arestier démarra le moteur et prit la direction de l'anse aux sandres pour y jeter l'ancre. En principe ce spot tenait ses promesses. Il était juste essentiel d'être patient. Ça faisait déjà plus de trois heures qu'avec son épagueul breton il attendait placidement que le bouchon plonge dans les ténèbres du lac artificiel. Apparemment, aujourd'hui, perches, brochets et autres carnassiers n'avaient pas d'appétit.

À 8 h 45 l'eau perdit tout attrait à ses yeux, la forêt l'appelait, prête à lui offrir son lot de consolation. En cette fin

d'été, il n'était pas rare d'y trouver quelques champignons. L'homme connaissait les « coins ». C'est dans l'idée de rapporter tout de même quelque chose à se mettre sous la dent qu'il leva l'ancre et dirigea sa barque vers une autre anse peu fréquentée par les natifs des lieux. La rumeur disait que le Drac¹ habitait depuis toujours dans les parages. Hormis le danger potentiel qu'on encourait à fouler du pied cet endroit maudit, la rive n'avait rien de remarquable. Ici pas de sable fin, seuls les cailloux mal dégrossis roulaient sous les chaussures. Pourtant, en bordure, la végétation luxuriante en cette saison dessinait une mer émeraude, réponse quasi hautaine aux reflets du lac noir.

Et au fond de la crique, perdues au milieu des ombres, les branches de bois flotté érigées en barricade confirmaient que Mère Nature déployait beaucoup d'énergie pour tenir les hommes à distance. Mais Louis Arestier, peu enclin à se laisser impressionner par des obstacles ou des histoires destinées à faire peur aux enfants, estimait que ce site méritait le détour. Outre une cueillette généreuse, l'alcôve reculée offrait à celui qui osait s'y aventurer une vue imprenable sur le pont ferroviaire Toulouse-Aurillac perdu au milieu de l'immensité des eaux.

La barque à peine accostée, son chien sauta sans encombre sur la terre ferme et, contrairement à ses habitudes, partit à toute allure vers les profondeurs de la forêt. Après avoir pris soin de relever son moteur et de passer sa musette en bandoulière, Louis Arestier mit enfin pied à terre. Il marqua

1. Créature maléfique de la mythologie populaire.

une pause, prit le temps de respirer ce que la nature avait à lui raconter ; les odeurs d'humus, de feuilles humides et de mycélium lui permettaient d'apprécier les premiers indices d'une possible cueillette.

— Volcan, Volcannn, murmura-t-il.

Bien qu'il soit peu probable de croiser quelqu'un, il n'avait pas l'intention de se faire repérer. Ce coin à champignons était l'un des meilleurs qu'il connaissait. Il héla plusieurs fois l'animal, mais sans succès, comme si la chênaie avait avalé son chien. Pourtant, habituellement Volcan lui obéissait au doigt et à l'œil. Pourquoi ne revenait-il pas ? Son compagnon était tout pour lui, il n'était pas question de le perdre. Cette idée le terrorisait. Tout en suivant la piste des fougères couchées par l'animal, il jugea la situation suffisamment inhabituelle pour rompre avec toutes les règles de discrétion auxquelles il s'était toujours astreint. Il avait sifflé et puis crié :

— VOLCANNNNN !

Quand, quelques mètres plus loin, il aperçut enfin la toison marron et blanc de son épagneul.

La scène lui semblait étrange. Il était encore trop loin pour décrypter l'image. En se rapprochant aussi vite que le couvert végétal le lui permettait, il lança :

— Volcan, bon dieu, mais qu'est-ce que tu fiches à la fin ?

Le chien léchait de façon frénétique ce que Louis Arestier prit d'abord pour une charogne d'animal. À chacun de ses pas, le tableau se précisait. Il distinguait un pelage. Un sanglier peut-être. Un cervidé ? Mais ni la taille ni la forme ne correspondaient. Son chien ne répondait toujours pas à ses ordres. L'instinct sauvage de l'animal avait manifestement pris

le dessus malgré des millénaires de domestication. L'épagneul restait happé, la truffe enfouie dans le pelage. Quand Louis Arestier arriva au niveau de la charogne, il dut s'y prendre à deux fois pour écarter le chien de sa proie. Et là, le choc, la stupeur. Il comprenait sans y croire. La scène semblait tout droit sortie de la préhistoire. Ce qu'il avait d'abord pris pour un animal était en réalité un homme vêtu d'une peau de bête. Seule la coupe de cheveux presque militaire s'accordait mal à l'image d'un homme de Néandertal. Plus de doute possible. C'était un cadavre. Les insectes l'avaient déjà compris. Les yeux ouverts et vitreux attiraient une myriade de petites mouches qui y avaient trouvé un réceptacle propice à leur reproduction. Quant aux fourmis se hâtant sur les joues du dormeur éternel, leur procession donnait l'étrange impression que le cadavre pleurait toutes les journées d'été qu'il ne connaîtrait plus.

Louis Arestier attrapa son téléphone et composa le 17. Alors qu'il se penchait pour mieux observer un objet situé à côté du cadavre, son regard fut attiré par des dizaines de petites taches jaune-orangé émergeant de la mousse. Quelques girolles fleurissaient près du corps en guise de couronne mortuaire. Sa journée n'était pas complètement foutue.